À propos de la parution des *Lettres à Fliess* de Sigmund Freud

Sophie Aouillé

À l'instar de la recommandation de Freud et de Lacan qui ne manquèrent pas, chacun à sa façon, de rappeler qu'il faudrait aborder chaque cas comme si l'on n'avait rien appris des précédents, comme si l'on ne connaissait rien de la théorie, il faudrait pouvoir aborder ces *Lettres à Fliess* [1], enfin disponibles en français dans une version non expurgée, comme si l'on n'avait jamais rien lu, comme si l'on ne connaissait rien de la relation qu'entretinrent pendant dix-sept ans Sigmund Freud et celui que Lacan nommera « le médicastre, le chatouilleur de nez [2] », le médecin berlinois Wilhelm Fliess.

C'est dire que l'événement de cette publication en français ne tient pas pour l'essentiel au gain de savoir que l'on aurait pu en attendre concernant la relation entre Freud et Fliess et les débuts de la psychanalyse : depuis plus de vingt-cinq ans que sont parues aux États-Unis, avec le fracas que l'on sait, les *Complete Letters* éditées par Jeffrey Moussaïeff Masson [3], puis peu de temps après, et paradoxalement d'ailleurs, leur traduction en allemand dans une édition établie par Michael Schröter [4], les psychanalystes français ont eu grandement la possibilité de prendre connaissance de ce que recouvrait le mythe de l'autoanalyse de Freud [5], version

---

Sophie Aouillé, <sophie.aouille@wanadoo.fr>

1. Sigmund Freud, *Lettres à Wilhelm Fliess. 1887-1904*, édition complète établie par Jeffrey Moussaïeff Masson, édition allemande revue et augmentée par Michaël Schröter, transcription de Gerahrd Fichtner, traduit de l'allemand par Françoise Kahn et François Robert, Paris, PUF, 2006.
2. Jacques Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Scilicet*, n° 1, Paris, Seuil, 1969, p. 24.
3. *The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fließ, 1887-1904*, Cambridge, Massachusetts, and London, England, The Belknap Press of Harvard University Press, 1985. Cf. les polémiques que suscita la parution, contemporaine, du livre de Jeffrey Masson, *Le réel escamoté*, Paris, Aubier-Montaigne, 1984.
4. *Sigmund Freud Briefe an Wilhelm Fließ 1887-1904*, Herausgegeben von J. M. Masson, M. Schröter, Frankfurt am Main, S. Fischer, 1986.
5. Citons notamment les deux excellents ouvrages d'Érik Porge sur le sujet : *Vol d'idées ?*, Paris, Denoël, 1994, et *Freud-Fließ. Mythe et chimère de l'auto-analyse*, Paris, Anthropos, 1996.

officielle de la naissance de la psychanalyse, et de découvrir les différents avatars qui jalonnèrent la relation de Freud à celui qu'il nomma tour à tour « l'unique autre, l'alter », son « public bienveillant », sans qui il ne peut travailler, son « unique public », celui pour qui il écrit. Le véritable événement de cette publication ne réside donc pas tant dans ce que fut le fruit de cette amitié de plus d'une décennie entre Freud et Fliess, c'est-à-dire rien de moins que la découverte de la psychanalyse, Freud réussissant, selon ses propres termes, là où le paranoïaque échoue – tout cela est depuis longtemps connu et a déjà été largement commenté.

Non, le véritable événement est que le public français, à la fois l'*Öffentlichkeit* mais surtout le *Publikuum* des psychanalystes, puisse avoir aujourd'hui directement accès aux pièces du dossier et non à ce que l'historiographie freudienne a bien voulu en transmettre. « Mon père n'eut jamais une autre relation semblable avec un ami [6] », a pu dire Anna Freud, à quoi d'une certaine façon fait pendant le propos de Lacan selon lequel, même après la rupture, se poursuit « ce vaste discours à Fliess qui sera ensuite toute l'œuvre de Freud [7] ». À ce titre, cette « correspondance », plus qu'aucune autre, est précieuse.

D'où le vœu de pouvoir lire ces lettres comme si l'on ne connaissait rien de la relation entre Freud et Fliess et de tenter de saisir, sans l'*a priori* d'un savoir déjà su, ce moment où la psychanalyse était en train de s'inventer, et peut-être se donner la possibilité de la trouvaille de lecture, de la surprise, cette surprise dont Lacan disait qu'elle est « ce qu'on se refuse à attendre [8] ».

Cette publication constitue un événement à un autre titre, qui découle directement du premier : ce point d'arrêt que constitue la parution en français de ces lettres, sorte de « moment de conclure », permet dans l'après-coup de questionner la consistance de ce temps qu'il aura fallu pour que le public français puisse disposer dans sa langue d'une édition non censurée des lettres à Fliess écrites par Freud, lettres à Fliess jusque-là appelées, de manière tout à fait impropre, « correspondance », puisque l'on n'en possède que le « côté Freud ». Pourquoi le public français aura-t-il dû attendre si longtemps avant de pouvoir découvrir par lui-même la teneur de ces lettres, la teneur du transfert qui lia Freud à Fliess ? En quoi cela vient-il questionner l'histoire du mouvement psychanalytique en France et, partant, la formation des psychanalystes ?

6. Cité dans Élisabeth Young-Bruehl, *Anna Freud*, Paris, Payot, 1991, p. 278.
7. Jacques Lacan, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 150.
8. Cf. Jacques Lacan, « De la psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », *Scilicet*, n° 1, *op. cit.*, p. 53 : « Ce qui est attendu de la séance, c'est justement ce qu'on se refuse à attendre, de crainte de trop y mettre les doigts : la surprise, a souligné Reik. »

Le trajet de la lettre

Curieux destin, quand on y songe, que celui de cette correspondance entre Freud et Fliess. Les premières lettres de Freud à son ami Fliess furent en fait publiées du vivant de Freud, mais sans son autorisation, en 1906, au moment de l'affaire de plagiat qui consommera la rupture entre les deux hommes [9]. C'est à la suite de cette publication que Freud, comme il l'écrit à Ida Fliess le 17 décembre 1928, a vraisemblablement détruit les lettres de Fliess [10], les trois seules de Fliess à Freud dont nous disposons datant de 1904, à l'orée donc de l'affaire de plagiat [11]. Deux de ces lettres furent elles aussi publiées en 1906 [12]. Si les lettres de Freud à Fliess, elles, vont échapper à la destruction, elles connaîtront un destin plutôt mouvementé, comme nous le savons aujourd'hui.

À la mort de Fliess, son fils Charles [13] les vend à un libraire berlinois, Reinhold Stahl, qui lui-même proposera à Marie Bonaparte de les racheter [14]. On sait par la biographie de Jones le véritable « sauvetage » dont elles furent l'objet : une fois rachetées, elles furent ramenées à Vienne en 1937, puis récupérées là-bas en 1938, après l'invasion de l'Autriche, acheminées ensuite à Paris où elles furent déposées au consulat danois en 1941, avant de parvenir en Angleterre où elles seront remises à Anna Freud à la fin de la guerre.

L'histoire de leur publication commence alors : la première édition, établie par Marie Bonaparte, Anna Freud et Ernst Kris, est un « choix de lettres », avec un travail de sélection systématique qui va « bien au-delà des "raisons de discrétion médicale ou personnelle" invoquées dans l'"Avant-propos des éditeurs" [...]. Introduite et annotée par Ernst Kris, cette édition expurgée est une construction éditoriale cohérente et argumentée des débuts de la psychanalyse, comme le dit son titre allemand. Les lettres sont lues par Kris d'un point de vue rétrospectif ; l'œuvre est achevée et la doctrine psychanalytique constituée. [...] Kris balise un parcours déjà connu [15]. » La traduction française, la fameuse « Naissance de la psychanalyse » que des générations de psychanalystes français ont consciencieusement lue et étudiée, paraît en 1956, soit seulement six ans après la première édition allemande, *Aus den Anfängen der Psychoanalyse*, et deux ans après la première édition anglaise, *The Origins of Psycho-Analysis*. Cette parution rapprochée n'en rend que plus problématique le délai qu'il

---

9. Il s'agit des lettres 285 et 287 de la présente édition, *op. cit.*, p. 582-588. Sur l'affaire de plagiat, cf. p. 589-592 et Érik Porge, *Freud-Fliess*, *op. cit.*, p. 8 et *sq*.
10. *Ibid.*, p. 702.
11. Ce sont les lettres 282, 284 et 286, p. 580-586.
12. Cf. Érik Porge, *Freud-Fliess*, *op. cit.*, p. 8.
13. *Ibid.*, p. 8.
14. Cf. *Lettres à Fliess*, *op. cit.*, p. 703-707.
15. *Ibid.*, « Avant-propos des traducteurs », p. 7.

aura fallu entre l'édition non expurgée publiée par Masson en 1985 et l'édition en français dont nous disposons seulement aujourd'hui. De quoi fallait-il donc préserver le public français ?

« Fliess était un accident »

En 1950, au moment où l'édition anglaise est en cours d'élaboration, Ernst Kris déclare ceci : « [...] je reste absolument et inconditionnellement opposé à "Lettres à Fliess" comme titre de la publication. Il y a des raisons sérieuses et pas seulement sentimentales qui s'y opposent. Fliess était un accident. L'amitié était un nécessaire exutoire [16]. » C'est sur ce socle d'un Fliess vécu comme « accident », comme « nécessaire exutoire », que repose le mythe de l'autoanalyse de Freud, mythe largement étayé, en France, par les éditions successives de l'ouvrage de Didier Anzieu, *L'autoanalyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*. Le fait par ailleurs qu'à part les trois lettres qui figurent dans cette édition, nous ne disposions pas des lettres de Fliess renforce cette impression d'un Freud élaborant sa théorie devant un Fliess occupant « la place de l'Autre silencieux, c'est-à-dire la place d'un mannequin analyste [17] ».

À ce titre, la lecture de cette édition non censurée permet de constater qu'il n'en est rien. Même si nous ne disposons pas des lettres de Fliess, la façon dont Freud lui répond suggère à l'évidence un Fliess pas muet du tout, mais elle montre aussi et surtout un Freud non seulement s'intéressant aux théories fliessiennes mais participant activement à leur élaboration, au point parfois d'en être aveuglé – que l'on songe, par exemple, à la manière dont Freud va contre toute évidence tenter, au moyen de justifications théoriques puisées dans la théorie de Fliess, de dédouaner celui-ci dans l'affaire Emma Eckstein.

L'on voit bien, à cet égard, comment la version des années 1950, celle dite de la « Naissance de la psychanalyse », est soigneusement construite de façon à ne pas entacher la statue d'un Freud découvreur de la psychanalyse des scories de sa participation, au moins pour un temps, à la paranoïa fliessienne. Mais comment alors, sans le soubassement de tous les échanges qui précèdent, aussi stupéfiants puissent-ils être parfois de la part de Freud, saisir dans toute sa finesse la façon dont celui-ci, dans le moment où il est attelé à l'écriture de sa *Traumdeutung*, va peu à peu se démarquer de Fliess, nous permettant en quelque sorte de répondre à la question que posera beaucoup plus tard Octave Mannoni : « Où passe donc exactement cette ligne subtile et presque insaisissable qui sépare le délire de Fliess du savoir de Freud [18] ? »

---

16. Ernst Kris à John Rodker, 26 mai 1953. Cf. *Lettres à Fliess*, *op. cit.*, p. 16.
17. Érik Porge, *Freud-Fliess*, *op. cit.*, p. 31.
18. Octave Mannoni, « L'analyse originelle », dans *Clefs pour l'imaginaire ou l'Autre scène*, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 117.

Nous le disions au début de cette note de lecture, la façon dont en France ces *Lettres à Fliess* ont été « retenues » si longtemps sous le boisseau n'est pas sans trouver d'écho avec la question de la formation des analystes telle qu'elle s'est jouée dans l'histoire du mouvement psychanalytique français, après que Lacan a été exclu de l'IPA. Privilégier le mythe de l'autoanalyse de Freud n'est pas sans conséquences ni sur la théorie de la fin de l'analyse, ni sur l'expérience psychanalytique elle-même. Comment ici ne pas penser à ces mots de Lacan, dans la « Proposition du 9 octobre sur le psychanalyste de l'École », ironisant sur le mot d'ordre en vigueur dans les sociétés existantes de « l'alliance avec la partie saine du moi, laquelle résout le passage à l'analyste, de la postulation chez lui de cette partie saine au départ. À quoi bon dès lors son passage par l'expérience [19] ». De la même manière que Lacan invitait chaque psychanalyste à réinventer la psychanalyse, souhaitons que chacun puisse, au travers de cette lecture enfin accessible des *Lettres à Fliess*, revisiter, à partir de son expérience propre, cette ligne subtile qui passe entre le délire de Fliess et le savoir de Freud.

19. Jacques Lacan, « Proposition... », *op. cit.*, p. 25.